

les meilleures familles de la ville, accepta sans se faire prier, l'invitation de son ami Pierre et fut exact au rendez-vous.

XVII

Le lendemain, Constantin se présentait à l'heure précise chez Mme de Paulhac. Maître William l'introduisit dans le salon, lançant d'un ton dédaigneux ce nom qui semblait écorcher sa bouche valet aristocrate :

—M. Raucourt !

M. Raucourt s'avança pourtant, en homme qui sait son monde, pour aller saluer la maîtresse de maison ; mais non sans un léger battement de cœur à l'idée de revoir l'apparition qui l'avait charmé, lequel battement de cœur ne fit que s'accroître lorsqu'il découvrit qu'elle n'était pas là, bien que deux jeunes personnes, la fille et la sœur, sans doute, fussent dans le salon.

Mme de Paulhac présenta, en effet, sa sœur que Constantin qualifia intérieurement de " belle madone " et sa fille que le jeune homme, aigri par sa déception, traita non moins intérieurement de " petit laideron. " Mais l'autre, l'inconnue, l'enchanteresse, où avait-elle passé ? qui pouvait-elle être ?

Pierre survint. Il serra la main de son ami et entama avec lui, sur leurs souvenirs d'enfance, une conversation que celui-ci écoutait d'une oreille distraite et qu'il interrompit brusquement, en disant :

—Est-ce que Mme de Paulhac a deux filles ?

—Non, répondit Pierre, surpris.

—Deux sœurs, alors ?

—Non, répondit Pierre, de plus en plus surpris. Qu'est-ce qui te fait supposer cela ?

Mais, avant que Constantin pût répondre, Mme de Paulhac s'était rapprochée de son invité et lui offrait les excuses de M. de Paulhac. " Ses infirmités, datant de la guerre, l'empêchaient de marcher ; on le transportait directement dans la salle à manger. "

Le jeune homme prononça quelques paroles de sympathie respectueuse et admirative ; puis William étant venu annoncer que madame était servie, celle-ci glissa son bras sous celui de Constantin qui la conduisit d'un pas ferme, mais d'un œil inquiet, vers la porte ouverte à deux battants, laissant entrevoir la table brillamment éclairée dont ses regards firent aussitôt le tour sans rencontrer d'autre visage que celui de son hôte qui le salua gravement en l'assurant que l'ami de Pierre Labaro était le très bien venu à sa table.

Constantin remercia, se laissa mettre entre Mme de Paulhac et sa fille, tandis que Christiane et Pierre se plaçaient à côté de M. de Paulhac. Il prit sa serviette et la posa sur ses genoux, tout entier à sa déception, la dissimulant à grand-peine. Et voilà qu'en levant les yeux, il aperçoit à côté de Pierre, celle qu'il avait en vain cherchée ! Par où était-elle entrée ? depuis quand se trouvait-elle là ? Il ne le savait pas, mais ce qu'il savait bien, c'est qu'il la trouvait plus jolie encore de près que de loin, de face que de profil. Il cessa de la regarder, craignant de paraître étrange ; mais ce ne fut pas sans peine qu'il détacha d'elle ses yeux avides.

Antoinette le regardait naïvement. Elle ne l'avait jamais vu, car le